

(...)

issue d'une famille provinciale, traditionnelle, catholique et très à droite, pour laquelle l'exogamie était presque un péché. Ma grand-mère maternelle a d'ailleurs accueilli la nouvelle du mariage en s'écriant, sur un ton moqueur, « taaapis, taaapis! ».

Votre père, en France, a fait l'expérience des moqueries et de la condescendance. Comment l'enfant que vous étiez le vivait-il ?

Le mépris envers les étrangers est un mépris « à étages ». Le premier concerne tous ceux qui ne sont pas français, qu'ils soient persans, « ritals » ou « polacs ». Le deuxième vise le monde oriental, dont les Français ne savent pas toujours dessiner les frontières. Cette culture de supériorité se traduit par un regard vertical et moqueur : vous ne pouvez pas vous imaginer le nombre de fois où j'ai vu des gens rire sous cape quand mon père s'exprimait avec son léger accent persan, quand il faisait une faute de français ou quand il évoquait la poésie de son pays.

Chacun de ces ricanements était, pour moi, un coup de poignard. La blessure était d'autant plus forte que mon père ne s'en plaignait jamais. Il tentait d'ignorer ces vexations, qui ont été couronnées, au terme de ses études, par une muflerie d'Etat : malgré ses diplômes de chirurgien, malgré un engagement dans la Résistance, qui lui avait valu la Légion d'honneur, la France lui a interdit, parce qu'il était étranger, d'exercer son art dans les hôpitaux français. Il a dû se contenter de devenir assistant d'opération dans les dispensaires et les services de chirurgie.

Ce racisme ordinaire est le fruit de la manie qu'ont les Occidentaux de hiérarchiser l'humanité. En affirmant que les races « supérieures » doivent éduquer les races « inférieures », Jules Ferry a mis dans le crâne de nos compatriotes une conviction insupportable : ils croient fermement que l'Occident a inventé l'histoire. A sa manière, quand Emmanuel Macron affirmait, en 2021, que la nation algérienne n'existait pas avant la conquête coloniale, il dénie à toute autre culture que la sienne la possibilité d'inventer des formes de communalisation qui échappent à l'Occident.

A Paris, vous avez fréquenté des établissements scolaires renommés. Comment avez-vous été accueilli ?

Mon grand-père maternel voulait que son petit-fils soit élevé dans la religion catholique : j'ai donc fréquenté l'école des bons pères. Un enfant appelé Bertrand Badie aurait pu venir de Gironde, mais mes camarades ont tout de suite deviné que je n'étais pas un Français « de souche ». Dans ces établissements, qui étaient à la fois très bourgeois et très à droite, j'étais donc une cible – d'autant que nous étions en pleine guerre d'Algérie.

Mes camarades m'appelaient « Bloch-Badie », me rossaient à la sortie des cours et me traitaient de « bicot » ou de « youpin ». Je ne savais pas très bien ce que signifiaient ces insultes, mais j'en souffrais énormément – et je capitulais en brandissant ma carte d'identité française. Je gardais secrète cette nationalité iranienne dont j'avais honte afin de montrer à mes camarades que j'étais « comme eux » : j'avais le sentiment que ma culture persane, pourtant magique et majestueuse, était une imperfection.



Vos études vous ont permis, écrivez-vous, de vivre cette double culture, non plus comme une douleur mais comme une chance. Pourquoi ?

J'avais toujours eu l'impression de vivre deux mondes à la fois : j'habitais à Paris mais, dans notre appartement, je marchais sur des tapis persans, mon père déclamaient de la poésie persane et un nombre incroyable d'Iraniens défilaient chez nous. Pendant longtemps, cette double culture m'a un peu effrayé, mais à Sciences Po, mes professeurs m'ont fait comprendre que la richesse humaine se révélait dans sa « mondialité », pour reprendre le mot d'Edouard Glissant. Qu'ils soient de droite, comme Raoul Girardet, ou de gauche, comme Gérard Vincent, ils m'ont permis de prendre conscience que ma double culture était une chance – et cette pensée a constitué, pour moi, une immense bouffée d'oxygène : j'avais des éléments de décryptage du monde que les « monoculturels » n'avaient pas.

Dans les années qui ont suivi, j'ai participé à ma manière, à travers mes travaux, à la petite révolution épistémologique accomplie par le mouvement décolonial ou postcolonial : en affirmant que le monde n'a pas de centre, elle a, selon le mot du sociologue indien Dipesh Chakrabarty, « provincialisé » l'Europe. On dénigre aujourd'hui ce tournant intellectuel en lui accolant l'étiquette de « wokiste », mais il représente un progrès formidable : les humains n'ont ni la même expérience historique, ni, du coup, les mêmes perceptions.

Vous décidez de vous inscrire en parallèle à l'Institut des langues orientales, aux « Langues O' », pour apprendre le persan.

Ma décision a été perçue comme un coup d'Etat familial : si mon père me parlait énormément de la culture persane, il ne voulait pas que j'apprenne la langue, ce qui en dit long sur la crainte que ressentent les immigrés à l'idée d'être un tant soit peu différents. Quand j'ai appris à la manier, il se moquait d'ailleurs de mon accent en disant que je parlais « comme un Arménien » – un peu comme on dirait d'un étranger qu'il parle français comme un Belge ou un Québécois.

Malgré les affectueuses railleries de mon père, j'ai découvert un trésor poétique que je déclame, encore aujourd'hui, quand j'essaie un micro à la radio ! C'est en lisant les vers du poète du X^e siècle Ferdowsi (940-1020) que j'ai compris la fierté de ce peuple mais aussi sa longue tradition révolutionnaire : cette alliance impétueuse de dignité et de fureur me convient parfaitement ! La légende dit que, s'il y a tant de tremblements de terre en Iran, c'est parce qu'une colère intérieure habite ses habitants.

“
**ON NE PEUT PAS
COMPRENDRE
LES TERRIBLES EXCÈS
DE LA RÉPUBLIQUE
ISLAMIQUE SI L'ON
N'A PAS EN TÊTE CE
PUISSANT RESSORT :
L'HUMILIATION EST
L'UN DES PRINCIPES
ORGANISATEURS
DE LA VIE
INTERNATIONALE**